

I

LE TUNNEL

ELLE S'ÉTAIT FAIT DESSUS. À l'instant où le bruit de l'impact avait résonné dans le tunnel, Jocelyne s'était vidée sur son siège. Les yeux exorbités par la peur, une image furtive dans le rétroviseur. Elle avait à peine vu l'avant de la Mercedes s'encaster net dans un pylône. Et tout juste aperçu une fumée blanche s'échapper par les vitres soufflées.

Aussitôt fabriqué, le film du chaos s'était dissipé. Était-ce l'onde du choc ayant fait tanguer sa voiture qui avait attiré son regard vers l'arrière?

Le pied droit tétanisé sur l'accélérateur, les mains blanchies sur le volant, comme poursuivie par la langue d'une flamme géante, elle cherchait la porte de sortie de l'enfer. Si elle parvenait à la trouver, c'était plutôt bon signe. En attendant, elle tentait de maintenir Paulette dans le sens de la marche. C'était ainsi que Jocelyne appelait sa voiture. Elle avait cette habitude d'humaniser les objets en leur donnant un prénom.

Paulette, justement, se rebellait. Elle avait frôlé un mur, puis s'était approchée du trottoir opposé. Après plusieurs hésitations entre la droite et la gauche, elle s'était finalement assagie, reprenant la bonne direction vers l'avant et le sommet de la montée marquant la sortie du tunnel du pont de l'Alma. C'est à ce moment-là que Jocelyne fut doublée par une moto à l'échappement libre roulant à une vitesse un peu folle. Puis ce fut deux ou trois voitures parmi lesquelles elle crut apercevoir la jumelle de Paulette. Elle prit conscience qu'elle était presque à l'arrêt lorsqu'un autre deux-roues la doubla. Elle l'identifia comme un scooter *Piaggio*. Rien de ce qui était italien ne lui était étranger. Après? Le vide ou presque. Un calme étrange et inquiétant. Comme si Paris s'était dépeuplé en un instant. D'accord, c'était la fin du mois d'août et il était tard. La plupart des Parisiens étaient revenus de vacances, mais déjà en train de préparer la rentrée.

Elle avait toujours détesté cette idée de « rentrée ». À l'école comme, plus tard, au boulot. Cette évocation lui rappela qu'elle aussi allait reprendre le collier dès lundi matin. Voilà une expression qui l'intriguait. Quel collier?

Par chance, l'administration lui laissait la possibilité d'aménager ses horaires à sa convenance. Ça se jouait à une ou deux heures, mais ça comptait. Être fonctionnaire avait quand même de bons côtés, en dehors d'une routine parfaitement déprimante. Un mois de congé s'était effiloché derrière elle et, déjà, sonnait l'heure de revoir ses collègues. Elle pensa à Jacqueline en premier. C'était une jolie Réunionnaise et elle l'aimait bien. Elle ne savait pas pourquoi. La beauté de ses yeux pailletés de miel l'avait toujours fascinée.

Jocelyne était incommodée par l'odeur rance qui stagnait dans l'habitacle malgré la vitre de sa portière ouverte en grand. Cela dit, elle avait eu de meilleures idées que celle de se tortiller sur son siège pour tenter d'atteindre la manivelle côté passager. À moitié allongée derrière le tableau de bord, délaissant la chaussée du regard un court instant, elle parvint, du bout de deux doigts, à créer un courant d'air réconfortant. En se relevant, elle eut un nouveau coup au cœur, comme si la grosse caisse d'une batterie s'était mise à cogner dans sa poitrine. Cette fois, c'était la tête d'un énorme chien qui s'invitait dans le petit miroir du

rétroviseur. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que ce n'était que la silhouette de Mike, sa peluche qui ne quittait jamais la banquette arrière et assurait une présence sécurisante. Pourquoi Mike? Mais pour saluer la mémoire de Mike Brant bien sûr, dont la mort en 1975 l'avait laissée K.-O. pendant des semaines, voire des mois. Elle ne s'en était jamais vraiment consolée, en fait. Comment pouvait-on se jeter du sixième étage alors que la vie vous avait donné la beauté, la célébrité, la richesse? Elle n'avait que quinze ans lorsque le chanteur, adulé par une foule d'admiratrices, était mort. Ce jour-là, elle avait perdu un amour impossible et aussi un alter ego, puisque Mike était né, comme elle, un 1<sup>er</sup> février. Le beau Mike était un Verseau et c'était peut-être ça le plus important à ses yeux. Jocelyne croyait aux signes du zodiaque et s'intéressait de très près à l'astrologie. Pas à la Élisabeth Teissier, plutôt genre Françoise Hardy.

Imaginer que son crooner préféré avait terminé sa vie son beau visage fracassé pissant le sang par tous les orifices sur un trottoir de Paris la submergea d'émotions. Luttant contre cette déferlante, elle se concentra à nouveau sur sa conduite. Malgré l'odeur.

Désormais, elle voulait bien croire que la première chose qui prenait les sauveteurs à la gorge en arrivant sur les lieux d'un attentat, d'un accident ou d'un carnage quelconque, c'était les effluves de merde. Une peur soudaine avait pour conséquence d'ouvrir les sphincters et de libérer les intestins. Elle en était la preuve.

Jocelyne n'aurait jamais dû emprunter le tunnel du pont de l'Alma. C'était un détour magistral. Ce soir-là, le bon sens aurait voulu qu'elle reparte des Halles par les quais en faisant gaffe aux multiples radars du côté de l'ancienne halle aux vins de Bercy. Elle avait beau avoir des relations à la préfecture, elle redoutait de devoir les solliciter pour faire passer à la trappe un excès de vitesse ou n'importe quelle infraction au code de la route.

Seulement, elle n'aimait pas sortir de Paris par l'est. La perspective de se coltiner le nœud du périphérique au niveau de la porte de Bercy et le risque de rater la rampe allant vers la ceinture extérieure l'effrayaient. Pourtant, elle savait bien que, arrivée porte de Bagnolet, elle n'aurait qu'à prendre la direction de Roissy et de l'autoroute du Nord. La voie royale vers Bobigny. D'ailleurs, les rares fois où elle s'était offert un taxi depuis Paris, le chauffeur avait suivi cet itinéraire.

Elle aurait aussi pu filer sur un parcours plus urbain. Remonter le boulevard de Sébastopol jusqu'à la gare de l'Est, passer sous le métro aérien à Stalingrad – elle adorait cette idée du métro «aérien» –, mais il y avait belle lurette qu'elle s'interdisait de s'aventurer sur l'avenue Jean-Jaurès en voiture. Cet axe avait été transformé en véritable parcours du combattant réservé aux automobilistes les plus masochistes. L'avenue, toujours en travaux, était truffée de feux, de rétrécissements de la chaussée, de passages pour les piétons et de voies prioritaires pour les bus. Jocelyne se souvenait de l'époque où l'avenue Jean-Jaurès puis la rue du Faubourg Saint-Martin dessinaient comme un coup de scalpel bien propre qui ouvrait le cuir de Paris jusqu'à la porte Saint-Martin et, d'une entaille plus fine, tirait une ligne droite jusqu'aux entrailles de la capitale, alors à ciel ouvert, lorsque le quartier des Halles n'était qu'un trou. Le ventre de Paris, avait écrit Zola.

Si elle avait suivi cet itinéraire, une fois parvenue à la porte de Pantin, laissant Paris dans le rétro pour bifurquer vers la gauche, elle aurait franchi le pont au-dessus du canal de l'Ourcq, serait passée à proximité des Grands Moulins, puis aurait viré à droite devant la mairie de Pantin, le long des anciens locaux de la Seita et les ateliers de l'usine Motobécane où son père s'était un temps usé la santé – juste devant la piscine municipale en brique rouge où elle avait appris à nager. Lorsqu'elle revenait par là, elle ne pouvait s'empêcher d'être nostalgique face aux souvenirs de la chaude humidité et du fumet particulier du chlore. Continuant alors tout droit sur l'avenue du Général-Leclerc, elle aurait bordé l'immense cimetière qui s'étale sur les communes de Pantin et de Bobigny, le plus grand de la région parisienne, et même de France. Enfin, elle aurait filé sur l'avenue Henri-Barbusse jusqu'au carrefour des Six-Routes pour tourner à droite vers ce qui s'était appelé Bobigny 2. Avec un peu de chance et une bonne synchronisation des feux, en moins d'une demi-heure elle aurait été chez elle.

Mais non. Ce soir-là, elle était restée fidèle aux habitudes de ses échappées parisiennes. De nuit, elle adorait quitter la capitale par les beaux quartiers. L'ouest parisien la faisait fantasmer. Elle ne pourrait jamais y habiter, mais au moins elle pouvait y passer.

Qu'elle arrive de Montparnasse ou des Halles – ses deux quartiers de prédilection les soirs d'escapade –, elle se débrouillait pour se retrouver sur la rue de Rivoli, son véritable point de départ. Elle avait une affection particulière pour cette rue. Petite fille, elle y flânait avec sa mère après avoir arpenté les étages de la Samaritaine et, bien sûr, fait un premier détour sur la terrasse panoramique circulaire, puis un second par l'animalerie du magasin 4. C'était sous une des arches de cette belle rue de Rivoli, juste avant la place du Palais-Royal, qu'elle avait un jour été subjuguée par un marchand ambulant qui vendait des ludions enfermés dans de grandes bouteilles qui avaient dû contenir du lait. L'homme animait la petite figurine par une simple pression sur une capsule en caoutchouc qui rendait la bouteille étanche. Un mouvement du pouce, et le ludion de couleur descendait vers le culot avant de remonter doucement, mais avec obstination, vers le goulot. Imaginer qu'il ne puisse jamais s'échapper de sa prison de verre avait toujours intrigué et attristé Jocelyne.

Ainsi, la rue de Rivoli était une mise en bouche. Parvenue au niveau du jardin des Tuileries, après être passée devant la statue de Jeanne d'Arc, elle roulait le plus à gauche possible, jusqu'à frôler le trottoir, pour mieux deviner les allées arborées. Elle ne s'occupait pas des scooters et des voitures la dépassant à toute allure par la droite, parfois en klaxonnant. Rien ne pouvait gâcher son petit plaisir. Lorsque la fête foraine prenait ses quartiers de l'autre côté des immenses grilles forgées, elle ouvrait en grand sa vitre pour happer au passage les effluves de barbe à papa et ceux, plus caractéristiques encore, de la poudre s'échappant des stands de tir. La grande roue illuminée et majestueuse la captivait. Elle ne comprenait pas pourquoi certains Parisiens voulaient l'interdire. Dès qu'elle la voyait, elle s'en voulait de ne jamais y être montée. Mais avec qui y aurait-elle été ?

L'arrivée sur la place de la Concorde la ramenait sur terre. La concentration exigée pour cette traversée à hauts risques ne permettait pas d'apprécier la perspective étourdissante qui s'offrait devant le capot de Paulette. Jocelyne s'aventurait rarement à remonter l'avenue des Champs-Élysées, elle ne s'y sentait pas en sécurité. À ces heures tardives, elle préférait prendre la contre-allée puis la voie rapide, avec la promesse d'une petite gourmandise en chemin : l'apparition magique de la tour Eiffel. Et elle avait eu de la chance ce soir. En entrant dans le tunnel, presque au ralenti – on lui avait souvent répété qu'un radar faisait recette dans le secteur –, elle l'avait aperçue, scintillant des milliers d'ampoules qui la drapaient d'une robe dorée.

D'ordinaire, elle abandonnait sur sa gauche, de l'autre côté de la Seine, la fière dame de fer aux jambes écartées, et descendait le long du fleuve en direction de l'incroyable maison de la Radio, certes un peu vieillissante, mais tellement originale entre ces rangées d'immeubles cossus. Pour rejoindre la porte de Saint-Cloud et le périphérique, elle s'engageait sur l'avenue de Versailles. Dès que la masse énorme de la grande maison ronde quittait son champ de vision, elle avait l'impression de respirer un air plus agréable pour ses poumons. Elle s'enfonçait dans l'un des quartiers les plus chics de la capitale, le XVI<sup>e</sup> arrondissement ! Du « seize », Jocelyne n'avait qu'une vague idée, grâce aux récits de sa mère qui y avait fait des ménages. Le quartier était toujours calme. Elle n'aurait pas craint de s'y promener seule la nuit.

Jocelyne était très organisée. À l'approche d'une sortie nocturne le week-end, elle n'oubliait pas de consulter le calendrier du championnat de France de football auprès d'un collègue ou en feuilletant *France Football* chez le marchand de journaux pour s'assurer que l'équipe du Paris Saint-Germain ne jouait pas à domicile le même soir. Elle redoutait de tomber sur les hordes barbares formées par les supporters parisiens porte de Saint-Cloud, et, les rares fois où le calendrier ne lui était pas favorable, elle anticipait son retour pour y passer avant la fin du match. Cette nuit-là, les environs seraient calmes. Les Parisiens avaient gagné quelques heures plus tôt « sur un score fleuve », comme disent les commentateurs sportifs. Mais Jocelyne n'en n'était pas là. Et le parc des Princes lui semblait au bout du monde.

C'était lorsque Paulette s'était enfoncée dans le tunnel, engloutissant la vision féerique de la tour Eiffel, que cette belle soirée s'était transformée en cauchemar. À cet instant, Jocelyne bataillait avec le volant. Elle n'aurait jamais imaginé qu'une si petite voiture puisse s'embarquer dans de telles ruades. Sa Fiat s'était muée en bête sauvage l'espace de quelques centaines de mètres, la secouant comme une machine à laver en fin d'essorage. Malgré la température clémente de cette fin d'été, Jocelyne claquait des dents. Et voilà qu'en plus, elle s'était aussi pissé dessus.

Fenêtre ouverte, l'entre-jambes souillée, les mains glissantes de sueur, son instinct avait pris le relais. Paulette semblait connaître la route, mais c'était bien Jocelyne qui s'arrêtait consciencieusement à chaque feu rouge. Ses jambes étaient alors prises d'un terrible tremblement qui ne se calmait qu'au moment où son pied droit lâchait la pédale de frein pour appuyer sur l'accélérateur, en douceur. Jamais Bobigny n'avait été aussi loin de Paris.

Jocelyne coupa le moteur au pied de sa tour dans l'état d'un marathonien sur la ligne d'arrivée. Elle n'avait pas la force de se rendre au troisième sous-sol pour se garer à l'emplacement qui lui était réservé dans les profondeurs de l'immense parking parfumé à la pisse de son bâtiment. Quoiqu'elle aurait été raccord... Elle allait laisser Paulette sous la lumière orangée des réverbères en lui promettant de venir la mettre à l'abri dès son réveil. En sortant, elle constata les dégâts sur le siège conducteur et se félicita de l'avoir recouvert d'une housse lavable. Elle s'occuperait de tout ça le lendemain. Elle pria pour ne rencontrer personne dans le hall et, surtout, dans l'ascenseur. Sa propre odeur la dérangeait. Elle n'osait pas imaginer le spectacle qu'offrait son joli pantalon de lin vu de derrière. Sous les fenêtres éteintes de la loge du gardien, elle aperçut deux silhouettes encapuchonnées assises sur un bac dans lequel les fleurs ne poussaient plus depuis longtemps. Elles étaient en train de tirer sur un joint et aucune des deux ne tourna la tête vers elle, malgré l'écho de ses chaussures à talon. Elles ne l'avaient probablement pas vue, ni entendue, la tête emplies de la musique crachée dans leurs écouteurs saturés.

Elle ne fut pleinement rassurée qu'en refermant le loquet de sécurité de son petit appartement. Là, elle se précipita dans la salle de bains, jeta au sale ses vêtements souillés et savoura comme jamais sa douche. Ses mains tremblaient moins. Finalement, la nuit serait bonne.



Né en 1958, **LIONEL FROISSART** est journaliste sportif, spécialisé dans la F1 et le tennis. Il a travaillé pour *Libération* pendant près de trente ans. Auteur notamment d'une biographie d'Ayrton Senna en 2004, il a remporté avec *Les Boxeurs finissent mal en général* le prix Sport-Scriptum 2008 du meilleur livre sportif de l'année.

Lionel Froissart, *Punto Basta*

Roman

192 pages | ISBN 978-2-35087-628-3 | 17 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2021 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)